

MAHMOUD DARWICH

Présente absence

traduit de l'arabe (Palestine)
par Farouk Mardam-Bey et Elias Sanbar

ACTES SUD/Sindbad

*Ils me mettent en terre et disent : Ne t'éloigne pas!
Mais où est le lointain, sinon là ?*

MÂLIK IBN AL-RAYB

I

Ligne à ligne je te disperse avec un art qui ne me fut donné que dans les incipits.

Je me tiens là, en ton nom et selon ton désir, pour remercier tes accompagnateurs à ce dernier voyage, les convier à écouter l'adieu et à rejoindre un banquet qui sied à ton souvenir.

Permetts-moi de te voir, maintenant que tu es sorti de moi et moi de toi, sain et sauf telle la prose épurée sur une pierre qui verdit ou jaunit en ton absence. Et permets-moi de vous ramasser, ton nom et toi, comme les passants ramassent les olives oubliées par les cueilleurs et recouvertes de gravillons. Partons donc ensemble, toi et moi, dans deux directions :

Toi, vers une deuxième vie promise par la langue chez un lecteur qui échapperait à la chute d'un astre.

Moi, vers un rendez-vous plus d'une fois remis avec une mort à laquelle j'avais promis dans un poème une coupe de vin rouge. Nulle gêne pour le poète s'il ment,

lui qui ne ment qu'en amour car les territoires du cœur sont grands ouverts à l'invasion séductrice.

La mort, elle, rien ne l'outrage autant que la félonie : sa spécialité éprouvée. À moi d'aller à mon rendez-vous dès que j'aurai trouvé une sépulture que mes aïeux, seuls, me disputeraient et une pierre tombale de marbre, insouciant si une lettre tombait de mon nom comme le *ya'* tombé par inadvertance de celui de mon grand-père.

À moi d'aller sur un chemin par nous parcouru, sans béquille ni rime, sans but ni désir d'aboutir, tant nous avons lu de livres nous prévenant contre le vide derrière les sommets. Nous avons décidé de nous tenir sur des pentes habitées par le désir de guetter la gratitude secrète d'un contraire pour l'autre. T'aurais-je connu, je t'aurais possédé, m'aurais-tu connu, tu m'aurais possédé, et ni toi ni moi n'aurions été.

Ainsi, mon ami, avons-nous, dans une complicité cadencée, nommé pente le gouffre entre nous, et attribué à des livres notre impuissance à atteindre un sommet donnant sur un néant nécessaire pour éprouver l'existence ! Toi, mon moi endormi sur la blancheur pointant d'une éternité et sur une éternité parée d'une blancheur à nulle autre pareille. Avec lequel de tes sens bâtir la forme qui sied à un absurde blanc ? Comment protéger ton sens du néant... puisque notre périple sera plus bref qu'un sermon dans une église abandonnée, un dimanche, quand personne ne survécut à la colère des dieux ?

Mais tu gis devant moi. Je veux dire dans mes mots. Les métaphores n'y ont pas découvert leurs origines délestées du lien secret entre une terre croyante et un ciel païen. Là-bas voyagent les nuages en compagnie d'une lune. La divulgation de son secret de pierre ne nous priva pas du souvenir d'un amour passé. Tout comme la sécheresse du cœur ne nous empêcha pas de soigner les douleurs articulaires par le souvenir de nous être étendus dans l'herbe. Tu es étendu devant moi, dans mes mots qu'un lendemain personnel ne délaissera pas. Non qu'il se soit corrigé ou policé, mais parce qu'il se meurt maintenant et se change en une annonce qui n'a ni ami ni ennemi... Celle de deux voyageurs, toi et moi, qui ne se seront pas séparés dans un miroir ou sur un chemin... qui ne se seront quittés que quelques heures pour s'assurer de l'emprise de la femelle sur le mâle.

Là où l'homme voit son être dans les incendies des éclairs, tel quel, rétabli, ne ressemblant qu'à une mort qui ramène à la vie... une vie qui est la part de l'amant de l'affection généreuse entre le Créateur et la créature. Nul autre paradis proclamé par les sens et l'intuition que l'amante, nul enfer que la déception de l'amant.

Permetts-moi donc, alors que nous nous séparons sur cet isthme, de rompre le contrat passé entre un absurde et un autre. Ainsi ne saurons-nous qui a triomphé et qui fut défait, toi ou moi ou la mort. Car nous n'avons pas, pour vaincre, avoué que l'ennemi était plus intelligent et plus rusé que nous, que rien ne séduisait davantage la défaite que de boudier cet aveu. Ô mon ami, riche

d'attributs opposés, prodigue dans la quête d'un absurde indispensable pour exercer l'âme à la tolérance, qu'elle jouisse de la grâce de contempler une eau riante dans les fossettes, qu'elle s'envole, papillons et papillons qui créent la poésie de toutes choses vivantes. Victorieuse du métal, pucelle des temps, la légèreté, comme la rosée, exerce le monstre à souffler dans les neys.

Ne te réconcilie avec rien pour cette seule raison obscure et ne te repens pas d'une guerre qui t'a fait mûrir comme le mois d'août fait mûrir les fruits du grenadier sur les pentes des montagnes pillées. Aucun enfer ne t'attend et ce qui t'appartenait est désormais ta dette.

À toi de défendre, comme la chatte ses chatons, les lettres démontées de ton nom. À toi ce qui t'incombe : la défense du droit des fenêtres à regarder les passants. Ne te moque pas de ton impuissance à prouver. L'air est l'air et il n'a nul besoin d'une preuve par le sang. Ne regrette pas... ne regrette pas ce qui t'a échappé, assoupi, des noms des envahisseurs inscrits dans le livre du sable. Les fourmis racontent et la pluie efface. Ne regrette pas, à ton réveil, d'avoir rêvé. Tu rêvais et tu n'as demandé à personne s'il faisait partie des pillards. Mais quelqu'un te demandera si tu en fais partie. Comment nourrir l'évidence de documents et de fusils alors qu'elle recèle son suffisant de charrues de bois, de jarres de terre, d'huile qui éclaire même si nul feu ne l'effleure, de corans, de tresses de piments, de cornes grecques et d'un cheval qui ne guerroye pas?

Ne reproche pas à tes aïeux de t'avoir transmis l'innocence du regard sur les collines sans attendre d'un ciel bas la révélation, mais pour compter les étoiles sur tes dix doigts. Pourquoi confirmer l'évidence par la preuve quand la preuve aspire à la dépouiller ainsi que la flibuste le vaisseau égaré? Comme le faon transpercé par son sentiment d'être en sécurité, comme toi, comme toi, l'évidence est sans armes dans ce champ ouvert aux archéologues en armes qui n'ont cessé de t'interroger : Qui es-tu? Tu as alors tâté tes membres et dit : Moi? Je suis moi. Ils ont dit : Peux-tu le prouver? Tu as répondu : Je suis la preuve. Ils ont dit : Ce n'est pas suffisant, nous avons besoin d'une carence. Tu as dit : Je suis la perfection et l'imperfection. Ils ont dit : Dis que tu es une pierre pour que nous achevions les fouilles. Tu as alors dit : *Ah si le jeune homme était de pierre.* Mais ils ne t'ont pas compris.

Ils t'ont chassé du champ. Mais ton ombre ne t'a ni suivi ni trompé. Elle s'est clouée là-bas et pétrifiée. Elle a ensuite verdi tel le plant de sésame, vert le jour, bleu la nuit, puis elle a grandi et s'est élevée tel le saule pleureur, vert le jour et bleu la nuit.

Où que tu t'éloignes, tu te rapprocheras,
on aura beau te tuer, tu ressusciteras.
Ne pense pas que tu es mort là-bas,
vivant ici,
rien ne prouve ceci et cela, excepté la métaphore,
celle-là même qui a exercé les créatures au jeu avec les
mots,

la métaphore qui fait de l'ombre une géographie,
la métaphore qui vous ramassera toi et ton nom.
Monte donc avec les tiens : plus haut et plus loin que
ce que les légendes apprêtent pour toi et pour moi.
Écris toi-même l'histoire de ton cœur
depuis qu'Adam fut frappé du mal d'amour
jusqu'à la résurrection de ton peuple.
Et écris toi-même l'histoire de ton espèce
depuis que tu as emprunté à la mer sa cadence et sa res-
piration
jusqu'à ton retour vivant à moi.
Tu gis devant moi
telle une rime insuffisante pour l'élan de mes mots vers
toi.
Je suis celui dont on dit l'élégie et celui qui la dit.
Sois moi que je sois toi.
Lève-toi que je te porte.
Approche-toi que je te connaisse.
Éloigne-toi que je te connaisse!